

A dix-sept ans d'intervalle

Discours de Médan – 5 octobre 1952

Jules Romains

Je tiens, en apportant mon hommage à Zola, à dire que je me réjouis de le faire à une date où non seulement j'appartiens à l'Académie française, mais où je me trouve en être le directeur. Car je ne me suis pas encore consolé de l'injustice répétée que notre Compagnie commit envers ce grand homme, qui montrait son respect pour elle en sollicitant obstinément ses suffrages. Et bien que l'Académie ne m'ait pas chargé d'aucune déclaration à faire en son nom, je suis sûr qu'elle ne me désavouera pas si j'affirme qu'elle serait fière aujourd'hui d'avoir compté Zola parmi ses membres.

Vous m'excuserez de ne pouvoir, au moment où je prends la parole dans ce lieu, écarter un souvenir. Celui du jour de l'automne 35 où je prononçai ici même le discours d'usage à la cérémonie annuelle en l'honneur de Zola. Automne 35. Je me demande si beaucoup d'entre mes auditeurs ont gardé de cette époque précise, ou pour mieux dire de cette conjecture, un sentiment qui en soit digne, qui en retrouve les étonnantes proportions. A mon avis, cet fut un de ces moments où l'histoire propose à la volonté humaine, à la liberté humaine, un choix décisif. Un de ces carrefours où elle nous amène sans nous prévenir, d'une façon parfois insidieuse, et où elle nous laisse, avec une certaine affectation d'indifférence ponce-pilatienne, ou méphistophélique, devant plusieurs routes qui s'écartent, et s'enfoncent chacune mystérieusement dans le temps futur.

Ces carrefours, on s'en doute, ne sont pas fréquents. Comme ils ne sont annoncés par aucun poteau avertisseur, les étourdis s'y engagent à toute allure, les franchissent sans même s'en apercevoir, et ne commencent à soupçonner l'erreur de direction qu'ils ont commise que lorsqu'elle est devenue désastreuse et irréparable. Il est vrai qu'alors ils ont un recours ; ils parlent de fatalité.

Ces carrefours, ai-je dit, n'apparaissent que de loin en loin. Et ils comportent des choix d'une gravité inégale. Pour ma part, depuis que j'ai eu l'âge de m'intéresser à l'aventure collective du monde, c'est-à-dire depuis environ le début du siècle, je crois bien qu'il ne s'en est présenté au plus que deux ou trois qui fussent de la grande espèce. Et je n'en vois aucun qui ait été plus franchement dessiné, plus solennel pour ceux qui avaient les yeux ouverts, mais en revanche plus facile à méconnaître pour les gens au cœur léger, ou les gouvernants à la petite semaine, que ce carrefour de l'automne 35.

En quoi consistait-il ? En ceci, tout simplement, que l'humanité allait savoir si, pour la première fois depuis l'origine des temps, elle avait une loi internationale, une loi à laquelle il fallait obéir, qu'il n'était pas question de tourner en dérision ni d'éluder ; ou bien s'il n'y avait toujours de ce côté-là que simulacre, parade verbale, rhabillage astucieux du vieux jeu diplomatique, avec tout ce qu'il comporte de combinaisons dans la coulisse et de mensonges de plein air. Il m'a été donné de suivre l'affaire de près ; d'en connaître, alors et plus tard, bien des dessous. J'ai confronté, depuis, mes impressions avec celles qu'avaient gardées et mûries quelques-uns des principaux acteurs et témoins de ce grand événement. Je suis persuadé que nous n'avons cessé de payer, par une suite incomparable de souffrances et de désastres, l'erreur commise au carrefour de l'automne 35. Pas cessé ; peut-être, hélas !, pas fini.

Vous vous dites : « Que vient faire cette évocation dans une cérémonie dédiée au cinquantenaire de la mort de Zola ? N'a-t-elle pour se justifier qu'une coïncidence, qui tient

peut-être beaucoup de place dans les souvenirs personnels de celui qui nous parle, mais qui, à nos yeux à nous, n'a qu'un intérêt très faible ? »

A la réflexion, je crois au contraire qu'en l'évoquant je n'ai fait que céder à une indication, à une suggestion qui me venaient de ce que je nommerai la personne immortelle d'un grand homme, son identité incorruptible. Déjà, dans cette cérémonie de l'automne 35 – ceux qui y assistaient s'en souviennent peut-être – je n'avais pas craint d'adjurer mes auditeurs de prendre conscience du moment extraordinaire qu'alors nous vivions ; et non pas seulement nous, Français ; mais nous tous, habitants de la planète. J'avais appelé, comme dans une incantation, la figure de Zola pour qu'elle vînt aider et présider à cette prise de conscience. Était-ce pour me procurer un effet oratoire ? Certainement pas. Les jours précédents, quand je préparais mon discours, je m'étais dit : « Ce grand drame qui se joue en ce moment à Genève me tourmente, m'obsède. J'ai le sentiment pathétique que l'avenir du monde est en train de se déterminer pour une durée indéfinie. Est-il possible qu'ayant à parler publiquement de Zola, à honorer Zola, je le laisse à l'écart de cette attente anxieuse qui est la nôtre ? Est-il possible qu'elle soit absente d'une cérémonie Zola, ou, ce qui revient au même, que Zola reste absent d'une crise de la conscience humaine comme celle-ci ? » J'ai trouvé que ce n'était pas possible. Il me sembla au contraire qu'en l'y impliquant, j'obéissais à une convenance d'un ordre supérieur. Qu'on le veuille ou non, qu'on s'en félicite ou non, il entre dans la définition de Zola immortel l'idée – comme pour Hugo – qu'il reste présent à chaque grande étape de notre chemin ; l'idée qu'il demeure intéressé à jamais, et vitalement, à ce qui nous arrive, nous, humanité.

Cela dépasse de loin le débat fort ancien – bien qu'on essaye de temps en temps de le rajeunir par un changement de vocabulaire – sur la participation ou la non-participation de l'écrivain, de l'intellectuel, aux passions et aux luttes qui divisent la cité et le monde. La fonction d'un homme comme Zola me semble quelque chose de plus profond. Et je la vois liée à sa fonction même de créateur.

J'ai eu, ces temps-ci, plusieurs occasions de dire ce que je pensais de Zola écrivain et romancier. Je craindrais de me répéter si je revenais sur les considérants et le détail de l'hommage qu'avec bien d'autres, après bien d'autres, je lui ai rendu – d'autant que des voix très autorisées et très éloquents achèvent tout juste de nous dire ce qui, dans une circonstance comme celle-ci, devait être dit ou réaffirmé. Mais il y a un point que je n'ai fait que signaler, et qui pourtant, dans le cas de Zola, me paraît essentiel.

Les rapports d'un grand artiste, en général, et spécialement d'un grand écrivain, avec l'humanité, peuvent s'établir de façons diverses. Sans doute aucun véritable détachement de sa part n'est concevable. Ou ce n'est qu'une attitude, qu'un artifice lyrique où l'orgueil de l'artiste peut trouver une exaltation. Mais tout de même il faut reconnaître que certains grands créateurs tendent à situer leur création le plus loin possible du courant de l'histoire, de son écoulement central des remous, tourbillons et gouffres qui l'accidentent. Ils ne réussissent évidemment pas à s'en préserver tout à fait. Mais ils s'en donnent, et nous en donnons parfois, l'illusion. Ils nous font envisager au moins l'existence idéale d'une sorte de royaume insulaire, où les produits majeurs de l'esprit – de ce que Vigny appelait l'esprit pur – viennent l'un après l'autre trouver leur place, se ranger dans un ordre éternel.

D'autres, parmi les créateurs, semblent procéder d'une vocation, se charger d'une fonction assez différentes. Pour dire les choses un peu grossièrement – mais je n'ai pas le temps d'être subtil – ils ont l'air d'être, et d'accepter d'être, avant tout, les moments privilégiés que l'humanité atteint successivement dans l'effort millénaire qu'elle fait pour prendre conscience d'elle-même, pour se dégager de l'obscurité, du hasard, du chaos. Oui, leurs œuvres ne sont pas seulement de beaux objets, qui tâchent d'échapper au temps (car elles peuvent s'y efforcer aussi). Mais elles sont, davantage encore, des annexions, des acquisitions de l'âme humaine, des explorations victorieuses de réalités inconnues, ou des

présentations à la conscience – individuelle et collective – de réalités nouvelles qui n’avaient pas encore fait valoir leurs titres. En un mot, elles sont partie intégrante et essentielle du mouvement de l’humanité.

Que Zola soit de cette seconde famille de créateurs n’est pas douteux. Et c’est en cela que me semble résider sa grandeur la mieux assurée, la moins fragile. Tant que l’on considère son œuvre selon les seules perspectives de l’art littéraire – qui a des grâces irremplaçables, mais aussi parfois des étroitesse et des élégances suspectes de caducité – il est facile de chercher querelle à Zola. Et plusieurs querelles ; qui se distribueront par chapitres. Le public spectateur du procès risquera même de se dire à la fin : « Mais alors, de toute cette œuvre énorme, que reste-il ? » Il reste le principal, qui est qu, pendant près d’un demi-siècle, personne, à notre connaissance, dans l’humanité, n’a fait autant que le romancier français Emile Zola pour donner au monde moderne conscience de ce qu’il était, de ce qui lui arrivait, de ce qui lui tournait dans le ventre, confusément.

J’ai dit : le romancier Emile Zola. Mais nous apercevons du même coup combien le rôle historique assumé par Emile Zola à la fin du dernier siècle était quelque chose de naturel. Certains ont affecté d’y voir l’intrusion d’un homme de lettres dans un domaine où il n’a que faire – intrusion dictée par la suffisance ou le besoin de faire parler de soi. Rien au contraire, à mon avis, n’a été moins épisodique, moins contingent, moins surajouté. Et quand Anatole France, après avoir été passagèrement si injuste pour Zola, lui rendit le bel hommage que l’on a tant de fois cité, il trouvait certes une formule heureuse mais dont le sens demandait à s’élargir. Car pour Anatole France il s’agissait seulement de conscience morale – tandis que pour nous cette opération particulière de la conscience morale, ce sursaut de la conscience morale, n’étaient chez Zola qu’un aspect d’une fonction plus vaste.

Autrement dit, l’écrivain qui avait peut-être le plus fait à son époque pour que le monde moderne sût et sentît ce qui lui arrivait ne pouvait pas rester indifférent à une crise – qui était au fond l’un des premiers essais que faisait le monde moderne pour courber la raison d’état (qui n’est qu’une catégorie de la force) sous une loi morale de la valeur universelle.

Vous voyez aussi combien il était naturel, au l’automne 35, de convier Zola, de mêler Zola à une affaire où il s’agissait de savoir si la politique internationale allait sortir effectivement de l’ère de la jungle pour entrer dans l’ère de la loi.

Aujourd’hui, et en ce lieu, où l’ombre de Zola est une fois de plus convoquée, avec une solennité particulière, il serait bien naturel encore, n’est-ce pas, de le mêler à nos tourments. Oh ! ce n’est pas que les tourments nous fassent défaut. Mais les mortelles incertitudes, les immenses périls, qui rôdent et nous menacent de tous côtés, ne consentent pas, au moins pour l’instant, à se ramasser dans un carrefour proprement dit. Un carrefour historique, c’est d’une majesté, et d’une urgence très effrayantes. Mais si l’on a de la présence d’esprit, le regard clair, des réflexes rapides, du flair, un peu de chance, on est à même, justement, d’y faire un de ces choix décisifs, qui débarrassent, qui garantissent tout un morceau de la route à venir. Car Dieu merci, à de tels carrefours, il n’y a pas que les erreurs qui soient irrattrapables et interminablement fécondes. La lucidité courageuse l’est aussi.

Non, je nous vois plutôt – nous pauvres gens de 52 plus à plaindre que ceux de l’automne 35 – dans une passe très difficile dont la longueur, hélas ! ne se laisse ni mesurer ni deviner. Nous n’avons pas à faire de choix foudroyants. Nous avons à ne pas être distraits ni maladroits une seconde, et pour un temps indéfini, ce qui au total est plus fatigant et plus ennuyeux. Là encore l’image de Zola peut nous être propice. Je me la représente volontiers fixée, avec une ou deux autres, vers la gauche de notre tableau de bord.